



Des Français écrivent pour défendre les sans-papiers

«Veuillez agréer, Monsieur le Ministre»



Ils ont été des centaines à envoyer une lettre à Brice Hortefeux à l'appel du Réseau Education sans Frontières. Leurs témoignages sur les clandestins dessinent aussi le portrait d'une France ordinaire qui s'engage. Souvent pour la première fois

C'était une idée un peu banale, presque scolaire. Pour sa dernière campagne de soutien aux sans-papiers, le Réseau Education sans Frontières (RESF) demandait d'écrire une lettre au ministre de l'Immigration, de l'Intégration, de l'Identité nationale et du Développement solidaire, Brice Hortefeux, pour lui raconter une histoire de clandestin.

Plus de six cents courriers ont été envoyés. Pour voir, on en lit un. Puis deux. Et on voudrait les lire tous : c'est un trésor. On y apprend, bien entendu, des nouvelles de familles géorgiennes, kurdes ou congolaises, mais aussi – et là surgit sans doute la plus grande surprise – des nouvelles de familles françaises. En filigrane, c'est « mon village à l'heure d'Hortefeux » dont ces lettres tracent la chronique, le portrait d'une France qui s'indigne de ce qu'elle découvre sur elle-même.

« Une mère en plein désarroi vous écrit... », commence une lettre. « Je n'imaginais pas de

telles choses possibles chez nous... », continue une autre. « La révolte m'a pris, je ne reviendrai plus en arrière », poursuit une troisième. « Nous vivons un moment où le regard d'une société est en train de changer sur les sans-papiers », dit Armelle Gardien, documentaliste, qui, avec d'autres, a dépouillé les courriers pour RESF. Selon elle, la majorité des signataires ne sont pas les militants les plus visibles du réseau, au contraire : la mobilisation est depuis deux ans le fait de gens ordinaires. En les lisant, on sent d'ailleurs souvent ces épistoliers troublés d'avoir à tracer des mots qu'on ne convoque généralement que sur les frontons ou les déclarations officielles : « déclaration des droits de l'homme », « liberté-égalité-fraternité », « patrie ». Eperdus dans une situation que la plupart découvrent, certains se raccrochent à des analogies, évoquent la « Résistance » ou « la guerre d'Algérie ». Un jeune professeur : « C'est en tout cas la première fois que j'ai l'impression d'avoir à choisir un camp et de faire l'histoire, avec un grand H, comme celle que j'enseigne à mes élèves. »

Olivier Laban-Misael - AFP

Marie-Christine, Belfort

« Il pleuvait, c'était la nuit. Le rendez-vous fixé avec les copains de RESF appelait à se rendre à 4 heures du matin au centre de rétention de Delle pour faire nos adieux à A. et S. La police de l'air et des frontières était venue les arrêter la veille, pendant le lâcher de ballons que nous avions organisé à l'occasion de la journée de l'enfant. Depuis, détenus à Delle, ils devaient se préparer à un départ, direction le Kosovo.

Je ne vais pas vous parler de leur histoire. Elles se ressemblent toutes, ces histoires-là. On ne devient pas sans-papiers par plaisir, il faut un courage encore plus grand que la peur. Non, je vais vous parler de nous, de ceux qui restent, de ceux qui ont tenté d'empêcher ça, en suivant leur dossier administratif, en les soutenant moralement ou en participant à toute initiative susceptible d'éveiller les consciences à l'indignité des situations...

Cette nuit du 21 au 22 novembre 2007, nous n'étions que quelques-uns à avoir pu nous organiser pour aller au centre de rétention de Delle, installé dans l'ancienne gare, le long de la ligne de chemin de fer. Vous savez, il y a des images qui restent longtemps imprimées : une poignée d'hommes et de femmes qui attendent en silence, une voiture de police qui sort des quais, avec, à l'arrière, deux personnes aux visages blêmes. L'autorisation leur est donnée de sortir dire au revoir. De longues accolades, une voix de policier qui dit : «*Ça suffit maintenant. Après l'heure, c'est plus l'heure.*» A. et S. sont reconduits dans la voiture qui s'éloigne et on reste là, impuissants.

Je ne fais pas partie de leurs proches, mais je suis venue cette nuit leur rendre hommage et attester que certaines pratiques indignes ne doivent pas laisser indifférents. A quoi ça sert si au bout du compte on ne peut rien empêcher ? Je ne sais pas trop. Mais je crois que c'est la chose la plus utile que j'ai faite cette semaine-là. Et si le jour de la rafle du Vél'd'Hiv, les Parisiens avaient bloqué les bus ? Quoi qu'il en soit, s'il le faut, la prochaine fois, j'y serai encore. »

P. B., Ozoir-la-Ferrière

« J'ai 53 ans, et je suis père de deux enfants. Est-ce que j'ai mérité l'identité française ? Tout m'est arrivé tout cuit sans



Christiane Levilly

Bruno Couffler



Carole Achache

Bruno Couffler



Nicolas Troubetzky

Amie-Sophie Zita

aucune aptitude particulière. Je suis né du bon côté, en France, dans le 17^e arrondissement à Paris. On ne m'a jamais demandé de prouver que j'étais un bon Français. Si vous me demandez si j'ai confiance dans les institutions de mon pays ? La réponse sera : de moins en moins. »

Christiane Levilly,

56 ans, sans profession, Versailles

« En automne dernier, une page du magazine "VSD" avait retenu mon attention : un père et une mère, entourés de leurs jeunes enfants, souriaient. "Mme Hortefaux est une épouse discrète. Le couple, qui s'est marié en 2000, a trois jeunes enfants : Edouard, Amaury et Maxent", précisait l'encadré. Cette photo de votre famille aurait pu m'évoquer d'autres familles heureuses. C'est pourtant à une famille en détresse que je pensais aussitôt. Une famille dont j'avais fait la connaissance quelques mois plus tôt. Monsieur, il y aurait tant à dire sur ce qu'ont vécu les Diallo. Vous n'étiez pas alors ministre, mais je vous demande, je demande au père que vous êtes de vous mettre, ne serait-ce qu'un instant, à la place de M. Diallo. Qu'auriez-vous fait ? »

Carole Achache,

écrivain et photographe, 56 ans, Paris

« J'ai rencontré Mme B. sans qu'elle ose me dire qu'elle s'appelait Mme B.... »

Nicolas Troubetzky,

32 ans, professeur de français, Saint-Clément-sur-Valsonne

« Je ne connais véritablement le sort des sans-papiers que depuis peu et je crois faire partie des gens, Monsieur le Ministre, qui vous ont fait confiance sur ce dossier, persuadés que la gestion des flux de l'immigration devait se faire sans passion et selon des études que seuls des spécialistes pouvaient engager. Je suis à présent de ceux qui sont persuadés du caractère idéologique de votre politique parce que ayant pris mes fonctions de professeur cette année, le problème des élèves en situation irrégulière est venu à moi, naturellement. Ainsi, R. m'a raconté : «*Je vis avec mon frère. On est seuls, tous les deux. Enfin, lui, il vit parce qu'il a des papiers. Moi, je ne vis pas bien. Je reste dans l'appartement. Je ne veux pas me risquer dehors, même pour l'Aid. Après le lycée, je trace chez moi et je sors plus.*»

Je veux vous dire que chaque élève voit dans son propre lycée les effets psychologiques de vos traques et vous n' imaginez pas toutes les conséquences sur ces citoyens en devenir. »

Bettine Banuls,

psychanalyste, Marseille

« Toute la journée, j'écoute des gens abîmés par la vie. Parmi eux, des hommes et des femmes qui rassemblent toutes leurs forces et leur courage pour s'en sortir, qui tentent d'émigrer et jouent leur va-tout. Des gens »

qui gagnent à être connus en somme, qu'un pays devrait s'honorer d'accueillir, la crème, quoi ! Je demande que cesse la traque aux sans-papiers.»

M. D., La Bâtie-Rolland

« Allons-nous être le quatrième pays qui ne veut pas de la famille Madatov ? Aujourd'hui, on est déchiré entre ses valeurs et son appartenance à un pays dont on ne comprend plus ce qu'il cherche et où il veut aller. »

Patricia Riot,

professeur des écoles, 47 ans, Cachan

« Je me méfie des slogans, des expressions frappantes qu'on utilise parfois en communication pour frapper les esprits. Pour tout vous dire, j'ai d'abord été irritée par l'usage du mot "rafle" pour qualifier certaines de vos exactions. Mais comment les qualifier autrement, ce n'est pas une bavure, c'est un système organisé qui cherche à les piéger pour les parquer dans des conditions dont vous avez vous-même honte. Monsieur Hortefeux, j'en appelle à votre humanité. Tout est aberrant et cauchemardesque dans ce que nous vivons aujourd'hui. Avez-vous déjà rencontré un de ces sans-papiers, pouvez-vous associer à ce mot un visage, une histoire ? Comment justifier de les maltraiter comme nous le faisons ? A qui veut-on faire plaisir ? Ouvrez les yeux. Soyez digne, vous aussi. D'autres pays ont fait d'autres choix. Ils ne courent pas à leur perte, que je sache. Aucune justification valable, économique ou politique, de notre gestion de l'immigration n'a pu être faite. Certains sont morts ici par notre faute, victimes de cette chasse effrénée. Morts sous leurs fenêtres, qui sont aussi les nôtres. Tout ministre que vous êtes, vous êtes d'abord un homme, et c'est à lui que j'aurais aimé m'adresser. Je salue cet homme. »

M. L., Lyon

« Dans l'émission "Pièces à conviction", j'ai vu le directeur du centre de rétention à l'aéroport Saint-Exupéry à Lyon qui montrait avec fierté le joli toboggan rouge et vert et la belle balançoire bleu et jaune, sur quelques mètres carrés entourés de hauts grillages. Mais depuis, l'image de cette aire de jeux pour enfants dans un centre de rétention me hante. »

Jean Barbe,

administrateur de théâtre, Paris

« Et puis une question me taraude : pour quoi 25 000 expulsés ? Pourquoi pas 30 000 ? 1 500 ? 10 ? Je suis sûr qu'un



Jean Barbe



Jean-Jacques Avis



Monique Izoulet

homme intelligent comme vous devez l'être ne peut pas imaginer qu'un tel objectif ait un sens. »

Jean-Jacques Avis,

53 ans, pasteur, Sens

« J'ai longtemps ignoré ce que vivaient ceux qu'on appelle les sans-papiers. Il me suffisait de penser que l'Etat faisait ce qu'il fallait et qu'il le faisait plutôt bien... Au retour de vacances, mi-août 2005, je recevais un coup de fil : "Barbe est renvoyé en

République démocratique du Congo !" Je voyais régulièrement Barbe aux cultes dominicaux, mais je ne savais pas grand-chose d'elle : elle parlait peu, ne se plaignait pas, ne se confiait pas non plus. J'ai alors voulu savoir ce que signifiait ce retour et j'ai découvert la situation douloureuse de cette femme, Barbe Makombo, et de ses quatre enfants. Je me suis souvenu que par le moyen de plusieurs lectures bibliques Dieu m'avait interpellé sur le sort des étrangers et des opprimés (je vous encourage à lire les Saintes Ecritures, elles seront une lampe sur votre sentier). Je me suis engagé auprès des sans-papiers avec courage et détermination, appuyé sur les Saintes Ecritures et avec tout le respect dû aux autorités. »

Monique Izoulet,

chevrière, Saint-Sauray

« Le 27 novembre au matin, dans les châtaigneraies du Cantal, alors que la ferme s'éveillait doucement et s'activait aux tâches quotidiennes, surgissaient une trentaine d'hommes en bleu ! Ils encerclaient les environs, bloquaient routes et chemins forestiers. Non, ce n'était pas une ferme atteinte de la vache folle, mais un endroit où deux amis géorgiens, le père et le fils, avaient trouvé asile. Après quatorze jours où ils étaient détenus, l'espoir était toujours là. Dans le Cantal, des interventions d'élus, de parlementaires, une belle manifestation pleine d'émotion pour demander leur régularisation : mais que nenni. C'est avant l'aube, le 14 décembre, que nos amis ont été menés à l'aéroport.

Je ferai tout ce qui est dans mes moyens pour qu'ils puissent revenir en France. »

EPILOGUE

A notre connaissance, la chevrière du Cantal, Monique Izoulet, est la seule à avoir reçu une réponse de Brice Hortefeux, deux lignes à l'encre bleue, disant : « Le ministre se tient à votre disposition pour évoquer la situation avec humanité et dans le respect de la loi. » Les quatre derniers mots étaient soulignés. Malgré l'avis favorable de la Direction du Travail du Cantal, les amis géorgiens de Monique n'ont pas reçu l'autorisation de revenir en France.

FLORENCE AUBENAS

Les lettres dont nous publions des extraits ont été choisies par la rédaction du « Nouvel Observateur » : elles sont disponibles in extenso sur le site nouvelobs.com. Des lectures publiques sont en préparation, l'une a déjà eu lieu à la Cartoucherie de Vincennes, sous la direction d'Ariane Mnouchkine, avec Jeanne Moreau.